



chapo

Journal de l'Amicale des Anciens Bayard Presse

n° 36 juillet-août-septembre 2006



Antoine Wenger et Pierre Gallay : grandes rencontres et durs à-côtés



Page 5

ENTRETIENS



Michel Lavandier,
apprenti à la Maison de la Bonne Presse

Page 14



Jacques et Paulette Averbuch, ►
deux miraculés

Page 10

Magie des retrouvailles autour du buffet Bayard du 19 avril

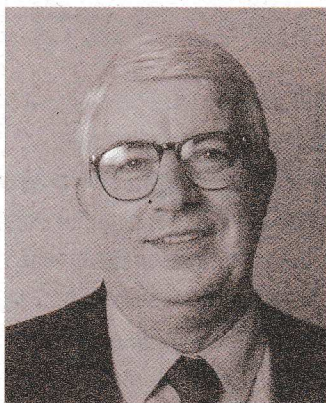
Ce jour-là, notre président a bien failli en perdre l'appétit ! C'était le 19 avril dernier et nous étions plus de 130, réunis pour l'annuel buffet de printemps, traditionnellement offert par Bayard à ses anciens. Magie des retrouvailles, comme à chaque fois l'ambiance est d'emblée conviviale. Mais en coulisses, moins de deux heures avant le déjeuner, le Président reste fort inquiet. Il y a deux jours de cela, il a en effet vérifié, pour la forme, si tout était prêt pour nous recevoir dignement. Et patatras, malheureux concours de circonstances oblige – dernière semaine des vacances de Pâques de la zone C, changement de personnel dans le service Bayard concerné – la commission, si l'on ose dire, a été mangée. En clair, personne n'a avisé le traiteur ! Sueurs froides chez le président Thébault, qui se voit mal expliquant à 130 de ses anciens collègues qu'ils doivent s'en retourner chez eux l'estomac vide. Il n'aura pas eu à le faire. À la dernière minute, un traiteur a accepté de livrer 130 repas en temps et en heure. Et c'est à peine si, parmi nous, le 10 avril donc, quelques yeux exercés auront furtivement noté en entrant dans

Suite page 2

la salle des agapes que, contrairement aux autres années, les tables ne sont pas recouvertes de nappes.

Pour commencer, la rituelle présentation des petits nouveaux de l'année, en l'occurrence Anne-Marie Bitailou, qui officiait au service du personnel, René Boyer, du service fabrication et Michel Jacob, chef du service photocomposition.

Petite nouveauté 2006 pourtant : ce n'est pas au représentant du Directoire que Pierre Thébault va donner directement la parole, mais à Yves Pitette, journaliste à *La Croix*. À cela une bonne raison : Yves Pitette occupait à Rome le poste d'envoyé spécial permanent du quotidien et, à son retour, Bruno Frappat a souhaité lui confier un travail de mémoire sur la maison Bayard. Gros travail en vérité.



Yves Pitette

Les archives existent bien, mais elles sont disséminées ici et là, et personne n'a encore vraiment pris la peine de les rassembler, de les synthétiser en un véritable travail d'historien et surtout, objectif recherché, d'en sortir de petites brochures thématiques qui pourront rester à la postérité.

Yves Pitette l'avoue d'ailleurs humblement : "Depuis que j'ai entrepris ce travail de mémoire, j'ai découvert toutes sortes de choses dont je ne soupçonnais même pas l'existence. Une collection de bulletins maison qui étaient envoyés aux membres de Bayard partis sous les drapeaux ; un pensionnat pour jeunes filles dans les années 1920-1930 ; ou l'emplacement d'une première pierre posée en 1932 ; et la collection de Chapô, créé en 1997, qui a notamment pour vocation de faire raconter leurs souvenirs à des anciennes et des anciens de Bayard".

Alors, que celles et ceux d'entre vous qui peuvent apporter à Yves Pitette des documents, des photos, des films d'époque, des témoignages personnels,

même à propos d'événements ou de situations propres à Bayard qui risqueraient de tomber dans l'oubli, n'hésitent pas à entrer en contact avec lui !

La mémoire, le présent et bien sûr l'avenir.

Pour ce qui est du présent, Yannick de Prémoriel nous rassure tout de suite. Dans un contexte plutôt morose pour la presse et le pays, Bayard se porte bien. L'année 2005, notamment, a été meilleure que prévue.

Et Yannick de faire remarquer que, dans cette assemblée d'anciens, Bayard fait volontiers figure de beau vieillard puisque l'établissement compte aujourd'hui 133 ans d'existence. "L'espérance de vie que je vous souhaite", lance-t-il pour conclure...

Nous n'en demandons peut-être pas tant, bien que le corps médical nous affirme aujourd'hui que nous gagnons un trimestre de vie par année !

Guy Deluchey

Le mot du président

"Une amicale bien vivante et solidaire"

Chers amis,

Bonjour et bienvenue à tous. Quelle joie de se retrouver dans les murs de Bayard ! Beaucoup de souvenirs vont remonter dans les têtes.

Comme il est de tradition, je voudrais demander à celles et ceux qui viennent pour la première fois de se lever, de dire leur nom et dans quel service ils ont œuvré... Vous allez découvrir une amicale bien vivante, solidaire et heureuse de se retrouver, surtout lorsqu'il y a aussi une vie intéressante après la vie active. Vous avez participé à ce qu'est Bayard aujourd'hui ; maintenant, comme nous, vous allez être intéressés par son devenir et lui souhaiter de vivre longtemps. Étant le passé, vous êtes aussi la mémoire. En lisant Chapô, vous découvrirez des morceaux de la vie de Bayard à travers des femmes ou des hommes qui ont rempli chaque jour leur tâche plus ou moins difficile et qui ont contribué dans l'ombre au développement de cette Maison.

Avant de vous parler de nos activités, je voudrais, en votre nom à tous, dire un grand merci à Bruno Frappat, Dominique Bénard, Georges Sanerot et au Père André Antoni. Ils portent une attention particulière aux anciens. Ainsi, lorsque vous sortirez, regardez dans le couloir la stèle des anciens disparus en 14-18. Bruno Frappat l'a fait "exhumer" et a chargé Yves Pitette de mener une enquête sur chaque nom. Grâce à cela, nous avons découvert leurs visages et une page de leur histoire.

Merci au Directoire de nous inviter dans les murs de Bayard chaque année. Au cours de ce repas amical, vous allez être heureux de vous rencontrer, d'échanger des souvenirs, de retrouver beaucoup de collègues.

Merci encore au Directoire pour la dotation qui nous permet, avec l'aide de vos

cotisations, de faire vivre Chapô.

Voici quelques précisions concernant nos activités :

- du 11 au 16 septembre prochain, voyage en Savoie, à la Clusaz ;

- le 17 octobre, visite de l'Opéra Garnier avec conférence. Pour estimer le nombre de visiteurs, inscrivez votre nom sur le tableau (il vous sera demandé 5 euros par personne) ;

- le 14 novembre, notre Assemblée générale, rue Violet ;

- début 2007, visite du musée de la Police...

Dernièrement, nous avons effectué une visite guidée de l'église Saint-Gervais-Saint-Protas avec ses richesses mises en lumière ; le même jour, le musée de la Shoah. Là, ce fut un moment de recueillement devant l'horreur.

Il nous a été fait la remarque que ce sont toujours les amis de la région parisienne qui profitent des activités. Cela est vrai, mais c'est aussi là qu'il y a la plus forte concentration d'anciens. Cependant, nous étudions, pour ceux qui sont loin, la possibilité de mettre en place des correspondants régionaux qui pourraient organiser et animer des rencontres et des activités de ce type.

Je vous rappelle que nos trésoriers sont à votre disposition pour recevoir vos adhésions, vos cotisations ou vos dons. Nous avons besoin de vous pour faire vivre notre Amicale et Chapô.

Dominique Bénard se faisait une joie de nous recevoir. Son emploi du temps étant très chargé, il a demandé à Yannick de Prémoriel de le remplacer.

Merci, Yannick, nous sommes heureux de ta présence. Comme pour Dominique, nous savons ton attachement à notre Amicale. Merci au nom de tous pour ton amitié. Transmets à Dominique et au Directoire nos remerciements et nos vœux de réussite.

Pierre Thébault

Le mot de Yannick de Prémorel

Bayard 2006 : lucidité, convictions, action

Les résultats du groupe Bayard en 2005, sans être flamboyants, auront été meilleurs que ce que prévoyait le budget adopté l'an dernier. Ils attestent que, en dépit d'un contexte de marché peu encourageant, notamment en France, le groupe, par la diversité de ses activités autour de ses trois piliers, par le dynamisme de ses personnels et par la qualité de ses produits, a mieux résisté que prévu et mieux tenu le choc que nombre de ses confrères. Il est à noter aussi que le passage de relais d'un Directoire à l'autre s'est très bien passé.

Il n'en reste pas moins que la stagnation globale du chiffre d'affaires (430 millions d'euros) et la poursuite prévisible des difficultés de la presse et du livre ont conduit, pour 2006, à un exercice de lucidité, pour mieux asseoir, voire renforcer les convictions qui donnent sens à nos activités et à la mission que nous confie l'actionnaire. Au total, ni repli, ni attitude de résistance face à un quelconque déclin, mais posture dynamique, ardente, fondée sur des valeurs stables. "Être inerte, c'est être battu", a dit Charles de Gaulle.

La France ne va pas bien. Chaque jour, l'actualité atteste que la peur des lendemains domine dans tous les domaines (...). Cet affaissement du mental collectif, plus marqué en France que chez nos voisins, ne peut pas ne pas avoir d'effet sur l'économie en général, et, par contrecoup, sur celle de la presse et de l'édition... La situation de la presse est affaiblie par les développements de la gratuité et de la culture de la pseudo-gratuité. Peu à peu, s'installent dans les esprits l'idée que la presse est un dû et non un service qui a son coût et donc son prix. L'idéologie de "l'assistance" semble s'installer, y compris dans ce domaine. Le développement de l'Internet, dont la souplesse d'emploi se répand, et qui contribue lui aussi à la culture de la gratuité, déstabilise le support papier et fait douter certains de l'avenir de la presse imprimée (...).

La presse payante se voit aussi entravée dans son développement par la rétraction des espaces de vente, par l'encombrement et le désordre de ceux qui demeurent, par les tentatives des groupes les plus puissants de monopoliser les espaces disponibles, au détriment des groupes moyens ou des petits... Au total, donc : sans excès de catastrophisme, on pourrait poser un double diagnostic : la France va mal... et la presse ne se sent pas très bien ! Deux attitudes sont alors possibles : baisser les bras, se retrousser les manches. On aura compris que, dans la difficulté protéiforme de ce contexte, Bayard est voué et décidé à préparer son avenir et son développement avec énergie et confiance.

Les convictions de Bayard, elles aussi, sont multiformes. Nous croyons, d'abord, que les missions de nos publications - éclairer, informer, distraire, faire voler l'imaginaire, faire lien entre les hommes, poser des repères pour la vie entière, aider à la prière - nous croyons que ces missions sont encore plus nécessaires aujourd'hui qu'hier et le seront encore plus demain qu'aujourd'hui. Nous faisons le pari de l'intelligence des publics et le pari que notre respect des publics, dans leur variété, notre écoute de leurs besoins, notre attention à leur quête de sens et de plaisir ne sont pas près de s'éteindre. Plus s'accroît le trouble existentiel de nos sociétés, plus est nécessaire l'existence

d'une presse et d'une édition qui fassent appel au cœur, à l'intelligence, à la vérité, à l'expression de convictions, à la beauté. "À temps obscurs presse d'éclaireurs", la formule est de Bruno Frappat.

L'écrit n'a pas dit son dernier mot. Jamais l'apparition d'un nouveau média n'a tué les médias qui lui pré-existaient. Rien, depuis l'invention de l'écriture et celle de l'imprimerie, n'a aboli la nécessité et la richesse de l'écriture. L'irruption supposée du "tout écran" de l'Internet n'est pas contradictoire avec cette confiance... Le développement de la vente de nos journaux par le biais de l'Internet a commencé à faire ses preuves de façon spectaculaire en 2005. Nous avons des raisons de croire qu'une presse de convictions, de plus-value rédactionnelle, d'engagement, de référence, de confiance, d'inscription dans une histoire et dans des communautés a un bel avenir. Le développement continu de *La Croix*, dont la diffusion est en hausse depuis sept années consécutives, atteste que la presse quotidienne peut encore attirer des publics nouveaux. Si nos publications sont perçues comme des compagnons de vie, des familiers, des proches, nous serons mieux intégrés dans la gestion des budgets familiaux ou individuels.

L'avenir se prépare à la fois avec passion, avec modestie, avec rigueur, avec confiance, avec énergie. Nous savons que les personnels du groupe ne manquent ni des unes, ni des autres. "Si vous voulez vivre longtemps, vivez mieux", écrit Sati, et en bonne santé comme Bayard Presse qui a 133 ans, c'est ce que je veux souhaiter à tous !" conclut Yannick de Prémorel.

Carnet de l'amitié

Un semestre s'est écoulé depuis le précédent carnet, mais l'amitié reste fidèle. En voici l'écho, par la liste de tous les présents au buffet de printemps. Rompant avec l'habitude, nous donnons cette liste par ordre alphabétique, sans référence géographique.

■ **ARDILLON** Georgette et Bernadette
■ **ARNAUD** Michèle ■ **AVERBUCH** Paulette ■ **AVERBUCH** Jacques
■ **BACLE** Monique ■ **BARBIER** Madeleine ■ **BARBIER** Michel

■ **BENETEAU** Christiane ■ **BERNE** Maurice et son épouse ■ **BERTAIL** Daniel et son épouse ■ **BIARD** Marcel
■ **BITAILLOU** Anne-Marie et son époux ■ **BOCQUET** Anne-Marie

●●● **BOILLON** Colette ■ **BOUMARD** Germaine ■ **BOURGOIS** Lucien ■ **BOYER** Jean et Nicole ■ **CASTEL** Christian et son épouse ■ **CHENIQUE** Élisabeth ■ **CHIMENES** Danièle (Sœur) ■ **CHOPARD** Michel et son épouse ■ **COUEGNAT** Jean ■ **CROZON** Joseph ■ **CUPERLY** Michel ■ **DADY** André ■ **DAUDE** Jean-Pierre et Geneviève ■ **DELORME** Henri et son épouse ■ **DELUCHEY** Guy et son épouse ■ **DESMOND** Pierre ■ **DIAS** Joseph ■ **DOSNE-DECAUX** Solange ■ **DUGAST** Claire ■ **DUPUIS** Christian et son épouse ■ **DUQUESNE** Jacques ■ **DUVERNOIS** Jean-Charles ■ **ESPIASSE-CABAU** Roger ■ **FITOUSSI** Christiane et son époux ■ **GALLET** Juliette ■ **GALLOUX** Michel ■ **GARBUCELLI** Émile et son épouse ■ **GERAUD** André ■ **GERBAUD** Marie-Ghislaine ■ **GERY** Marguerite ■ **GOURCEROL** Pierre ■ **GOURE** Claude ■ **GUILLIEN** Pierre ■ **GUYOT** Jean-Marie ■ **HAJEM** Nouri ■ **JACOB** Michel ■ **JAUBERT** Christiane ■ **JOUX** Jean-Jacques ■ **LAPORTE** Daniel ■ **LATU** Christian ■ **LEBEDDEL** Pierre ■ **LEBOUC** Jean-Claude ■ **LEGER** Bernard ■ **LENABOUR** Simonne et René ■ **LEURENT** Odile ■ **LOREC** Hélène ■ **LOUIS** Georgette ■ **LOTTIN** Monique (Sœur Claire) ■ **LUNESCHI** Marie-Thérèse et son époux ■ **MANOURY** Annette ■ **MARION** Jacques ■ **MARTINET** Gérard ■ **MELCHIOR** Pierre ■ **MONCEAU** Marcelle ■ **MONSCH** Charles (Père) ■ **MUSCAT** Joseph ■ **NISIN** Bernard ■ **NOEL** Pierre ■ **NONNOTTE** Françoise ■ **PENOT** Andrée ■ **PETIT-PROST** Janine et son époux ■ **PEUVRIER** Geneviève (Ginette) ■ **PHALIPAUD** Françoise ■ **QUAYRAUD** Jeanine ■ **RAYNAL** Jacques ■ **REUTER** Danielle ■ **SENAMOUD** Roger ■ **SOSA SAENZ** José et son épouse ■ **SOUCHET** Jean-Pierre ■ **THEBAULT** Pierre ■ **TILKIAN** Marie (Sœur Giannina) ■ **TRESSERRA** Françoise ■ **VERDY** Robert et Jacqueline ■ **VLAHOPOULOS** Annie ■ **ZAMOLO** Chantal ; et notre sympathique assistante sociale, Thérèse **FOREST-FAUQUET**, ainsi que le non moins sympathique chargé de la mémoire de Bayard, Yves **PITETTE**.
 Leurs excuses et surtout leurs regrets

et l'expression de leur amitié sont arrivés par lettre ou par téléphone : **ANDALO** Pierre ■ **BECCARIA** Yves et Mijo : "Désolés, mais nous faisons avec joie notre devoir de grands-parents" ■ **de BESOMBES** Anne-Marie : "désolée" ■ **BIEULES** Jacqueline : "serons de tout cœur avec vous, que tout se passe bien, et bon appétit" ■ **BODART** René et France ■ **BRAJON** Père Emmanuel ■ **BOUSSION** Marcel : "Gros soucis de santé ; Amitié à tous" ■ **CHARLES** Gérard "Amitié aux anciens de Montrouge" ■ **DAUVERGNE** Christiane ■ **DELACHENAL** Geneviève : "Désolée de ne pas revoir ses amis de Bayard, mais ne profitant que trop rarement de ses enfants, elle accepte un voyage - non prévu - avec l'une de ses filles. Elle envoie ses vœux pour cette réunion du 19 avril et ses remerciements à ceux qui en assume la charge" ■ Madame **DI MARCO**, trop éloignée de Paris ■ **GARRETA SENER** Bernadette : regrette vivement de n'être pas à Paris à cette date ■ **GAUDIN** Jacques "Bonne journée" ■ **GELAMUR** Jean : au regret de ne pouvoir être présent, "je vous redis mes sentiments fidèles et mon attachement à l'Amicale" ■ **GUILHAUME** Bernadette, en cure ■ **HAUTTECŒUR** Jean-Pierre et Claude : Jean-Pierre est hospitalisé ■ **HENRY** Geneviève ■ **HEURTAULT** Bernard : donne un coup de main à son fils... ■ **JUSTE** Reine-Marie "trop éloignée" ■ **LABBE** Bernard et Annick : regrettent, ne sont pas à Paris ■ **LA-MOUREUX** Marie-Louise : Trop âgée et éloignée de Paris, remercie pour l'in-

vitation ■ **LAURE** Daniel, "ne sera pas présent, mais vous souhaite de bonnes retrouvailles printanières" ■ **LAVANDIER** Jean et Mimie ■ **LAVANDIER** Michel et Monique ■ **LE GALL** Germaine : impossible, trop âgée et malade, bien regrettable "car mon mari aimait son Bayard Presse ; Bonne journée à tous" ■ **LHER** Santine ■ **MANACH** Yann : Parisien quelques jours par mois, mais pas à cette date. N'a pu se libérer de ses engagements sétois (il habite Sète), beaucoup de regrets, adresse ses amitiés à tous ■ **MAUTÈS** Françoise : absente à cause de la maladie de son mari. "Je pense bien à vous et espère vous revoir très bientôt" ■ **MESPREUVE** Jacqueline, en fauteuil roulant, 96 ans, "je vous reste très attachée. J'attends que le Seigneur me fasse signe assez tôt" ■ **MOREAU** Madeleine ■ **RIGAUD** Émile, "impossible d'être présent en raison de mon âge, de ma santé et de l'éloignement. Simone, qui travaillait exprès de jour, est décédée le 8 mai 2005" ■ **ROPARS** Renée : qui a fait une mauvaise chute il y a plusieurs mois, regrette de ne pouvoir être présente et envoie son fidèle souvenir à chacune et à chacun. "Comme le disait mon époux Louis, nous sommes dans les Faubourgs de l'Éternité" ■ **THEBAULT** Rolande ne peut venir pour raison de santé ■ **THIEBEAULD** Annick : retenue par ses petits-enfants, "bien amicalement" ■ **WENGER** Père Antoine, regrette de ne pas pouvoir venir pour cause de santé et d'éloignement ■ **ZEUTZIUS** Geneviève, "bon souvenir à tous et à toutes".

Geneviève Honoré : une grande "première"... et quelques précisions

Dans le précédent *Chapô*, n° 35, quelques précisions et ajouts doivent être apportés à l'article consacré à Geneviève Honoré. La photo intérieure en page 7 a été prise le jour des 90 ans de Geneviève plus alerte que jamais ! (et non 80). L'article évoque les disparus de Longarone : ils étaient 700 (et non 7 000).

En outre, les derniers paragraphes de l'entretien s'étant mystérieusement évaporés, nous les publions en priant Geneviève de n'en vouloir à personne. À l'actif de Geneviève, donc, "... il faudrait citer bien d'autres reportages.

Notons, en 1959 : le rideau de fer entre les deux Allemagnes, longé avec un groupe de parlementaires. En 1963 : la catastrophe minière de Peine en Allemagne, d'où elle a vu sortir, vivants, les onze mineurs ensevelis. Un reportage qui lui a valu ensuite une lettre officielle de remerciements des autorités locales, accompagnée d'une médaille commémorative. Puis vint 1968. Cinq à six mois avant les "événements" que l'on sait, *La Croix* bouleversa ses structures et sa formule. Une page quotidienne fut créée, à laquelle elle participa avec toutes les questions attachées à la famille, à la santé (avec les pre-

Grandes rencontres et durs à-côtés

Antoine Wenger et Pierre Gallay offrent à *Chapô* les souvenirs de leurs voyages au côté des grands.

Les Pères Antoine Wenger et Pierre Gallay ont vécu des années à *La Croix*. Ensemble, ils ont fait le journal, chacun à son poste, le premier comme rédacteur en chef, le second à plusieurs postes, dont celui d'informateur religieux et reporter. Ils ont rarement eu l'occasion de travailler sur le même événement. Pourtant, c'est ensemble qu'ils ont eu à couvrir deux importants voyages de Paul VI : à Jérusalem et à Istanbul.

Les voici maintenant de nouveau réunis sur le même territoire, celui de la maison de retraite des RR.PP. de l'Assomption, à Lorgues dans le Var. Le P. Gallay est à la retraite sans l'être puisqu'il tient la charge d'économe de la maison. Le P. Wenger, quant à lui, plus âgé, continue ses travaux d'historien. Les jambes, le souffle ne lui permettent plus les grands déplacements d'antan, mais l'esprit n'en a cure qui reste bien vivant et se souvient...

Les deux confrères ont donc accepté de mettre en commun les souvenirs qu'ils gardent de ces voyages du pape, afin de les offrir à *Chapô*.

À Jérusalem, en effervescence

Du premier voyage, celui de Jérusalem, il y a eu de riches reportages

mères greffes cardiaques) et à la télévision que la nouvelle formule privilégiait. La retraite d'un journaliste n'arrête pas sa plume. En 1988, quelque dix ans après qu'elle eut pris sa retraite, notre amie reçut un appel de la Nonciature lui demandant de commenter, pour *L'Osservatore romano*, le journal du Vatican, un chapitre de la Lettre apostolique de Jean-Paul II, *Mulieris dignitatem*, intitulé "L'Église, Épouse du Christ". Le Nonce lui envoyait un exemplaire, édité par les presses du Vatican. Mais, surprise ! Quand lui parvint l'exemplaire - qui contenait bien, à la page voulue, la lettre numérotée de demande de la secrétairerie d'État - le chapitre en question avait



Pierre Gallay, Andrée Penot et Antoine Wenger à Lorgues, dans le Var, le 4 mai 2006.

dans la presse et en particulier dans *La Croix*. Mais ce que l'on ne sait pas, c'est ce que ces articles ont coûté d'efforts en tout genre, et les difficultés qu'ont rencontrées nos deux journalistes.

"J'étais parti un peu avant, nous dit Pierre Gallay, pour examiner les problèmes de liaison. Jérusalem était coupée en deux, une partie étant jordanienne. Elle était même, pour nous, coupée en trois, puisqu'il y avait le côté ecclésiastique en plus des côtés jordanien et israélien. Je me suis immédiatement rendu à la poste pour savoir comment nous pourrions envoyer nos papiers (...). Toute la ville était en effervescence. Les journalistes du monde entier

étaient sur place. L'inquiétude régnait de tous les côtés. Pour aller voir où logerait le Pape (à la nonciature), il a fallu beaucoup de démarches du côté jordanien. Du côté israélien, notre passeport devait être accompagné d'un certificat de baptême. Sachant que nous pourrions, en allant à la poste, envoyer des papiers par télex, nous avons envoyé un premier papier d'ambiance".

"Vous vous souvenez, interrompt le P. Wenger, c'était le 1^{er} janvier 1964 : les prix avaient doublé. Ce que nous avons payé ce jour-là (110 000 francs) dépassait le total de ce que nous avons payé pour le reste du voyage..."

Le pape avait débarqué à Amman, reçu, comme chef d'État, par le petit roi Hussein. Nous l'attendions à Jérusalem, dans notre Maison de Gallicante (Saint-Pierre en Gallicante, en souvenir du reniement de Pierre et du chant du coq). Il faisait froid - il a même neigé un peu à l'arrivée du pape - de misérables poêles à mazout ne réchauffaient guère, mais nous pouvions téléphoner de l'hôtel attendant. La transmission était notre principale préoccupation.

Plongé en soutane dans les eaux du Jourdain

Gallicante et son chauffage rudimentaire rappelle un souvenir au P. Gallay. "Je suis resté là quelques

sauté. Informé, le Nonce, inquiet, lui trouva, parmi les exemplaires destinés aux évêques, celui, complet cette fois, qui lui permit, huit jours plus tard, de lui reporter son travail.

"Monseigneur, lui demanda-t-elle, avez-vous trouvé beaucoup d'exemplaires amputés de ce chapitre ?

- Non, c'était le seul...

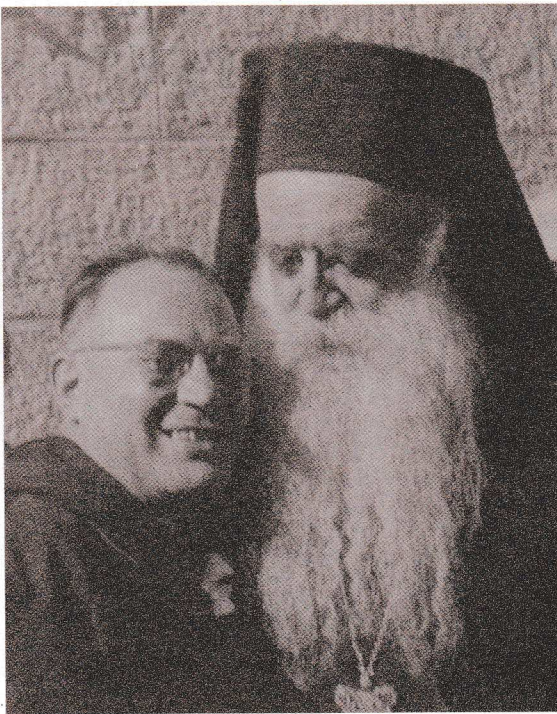
- C'est diabolique, répliqua Geneviève !

- Oui, dit le nonce.

L'anecdote vaut son pesant d'or..."

Geneviève Honoré, 93 ans, vient d'écrire un 6^e livret : "On meurt ressuscité", son testament spirituel.

Disponible chez l'auteur, 11 rue Pierre Clostermann, 78150 Le Chesnay (5 euros).



Rencontres familières avec le patriarche Athénagoras de Constantinople : l'émotion joyeuse d'Antoine Wenger.



Le 26 juillet 1967, à Ephèse, Paul VI eut un ravissement ; revenu à lui, il entonna le *Salve Regina*.

jours après le départ du pape ; le P. Wenger était rentré à Paris. J'ai donc voulu aller à la fête du Baptême (du Christ), le 13 janvier, sur le bord du Jourdain où Jean a baptisé Jésus. Nous portions encore la soutane. Quel mouvement ai-je fait ? Tout d'un coup, je me suis trouvé plongé dans les eaux du baptême, jusqu'au cou, en soutane. Les poêles ont été quand même bien utiles pour me permettre de me rhabiller le lendemain. Si j'ai failli me noyer dans le Jourdain, j'ai failli rester dans la vase d'une des grottes de Qumrân : on a eu beaucoup de peine à m'en extraire..."

Les difficultés sont même venues de la part des Franciscains qui, gardiens des lieux saints depuis les croisades, sont assez intransigeants et n'ont en rien facilité l'accès au Saint-Sépulcre où, pendant que Paul VI priait, une panne d'électricité s'est produite : "L'état d'esprit était tel, qu'on a imaginé que cette panne était volontaire. Mais elle était probablement due à une surcharge tant il y avait de câbles électriques en fonction".

Un risque d'étouffement du pape

De même, la bousculade à la Porte de Damas, par où le pape est entré

dans Jérusalem, aurait pu être provoquée volontairement. Mais il ne s'est rien produit, sauf un risque d'étouffement du pape par la foule. C'était sur la voie Dolorosa, à la 6^e station, celle où Véronique essuya le visage du Seigneur : les Petites Sœurs du P. de Foucauld ont accueilli pour un instant, environ un quart d'heure, Paul VI défaillant. "Rien, pourtant, n'a altéré sa sérénité souriante". L'attitude du pape, durant ces deux jours en Terre sainte, a beaucoup frappé les deux confrères qui ont "conscience d'avoir vécu des moments extraordinaires", à la fois historiquement et spirituellement. Le soir, le pape est monté au jardin des Oliviers. Le P. Gallay a pu assister à la veillée de prière : inoubliable moment.

Athénagoras, après mille ans de séparation

Ils se souviennent : Dès que le patriarche Athénagoras a appris que Paul VI se rendrait à Jérusalem, il décida d'y aller lui aussi. Il lui a fallu pour cela informer et convaincre les Églises dont il est le Patriarche d'honneur. Quelques-unes se sont montrées, en effet, très réticentes ; en particulier Bene-

dictos, patriarche de Jérusalem, hostile à la venue du pape ; le Conseil œcuménique des Églises (le COE), lui-même, y était opposé. Athénagoras maintint sa décision. Il lui fallait présenter un programme accepté par les instances catholiques.

Un protocole fut signé entre Rome et Constantinople le 28 décembre 1963. Le P. Duprey était alors le grand ordonnateur des relations œcuméniques. Pour cette première rencontre, après mille ans de séparation, il était prévu qu'aucun journaliste ne serait présent. Le père Duprey a été très strict. Cependant, le lendemain, jour de l'Épiphanie, les deux plus grands chefs religieux du monde chrétien, devaient se rencontrer au mont des Oliviers. Le P. Wenger se souvient : "Nous avons commis l'imprudence de nous rendre à l'aube à Bethléem, pour assister à l'arrivée du pape. Mais il n'était plus possible, dès lors, d'arriver à Jérusalem avant le cortège officiel.

Je me trouvais en compagnie du représentant de l'AFP, Jean Neuvécelle, qui disposait d'un chauffeur jordanien. Nous sommes partis ensemble et le chauffeur, connaissant les difficultés de circulation que

nous allions rencontrer, prit une route détournée et, au bon moment, se glissa dans le cortège de voitures qui accompagnait le pape et le patriarche. Mais il fut stoppé peu avant d'arriver car sa voiture ne comportait aucun signe officiel...

Nous sommes arrivés trop tard pour entrer dans la résidence du patriarche Benedictos, lieu de la rencontre. C'est là que se produisit l'un des signes providentiels qui ont marqué notre reportage.

Par une porte dérobée

Devant ma mine consternée, poursuit Antoine Wenger, une jeune fille, parente du patriarche, nous dit-on, que j'avais déjà rencontrée, me dit : "Que voulez-vous ?" "Entrer." "Suivez-moi." Et elle me dirigea vers une porte dérobée.

Qui l'a envoyée vers moi ? Le Patriarche ? Le P. André Scrima, un ami, proche d'Athénagoras ?... Elle fut pour moi l'ange du Seigneur. Nous n'étions là qu'une trentaine de personnes ; le P. Duprey ne voulait

cole signé, tous ceux qui attendaient sont entrés.

Après une ultime bousculade, je me suis trouvé à deux mètres du pape et du patriarche au moment de leur rencontre : ce fut pour le journaliste que j'étais comme un accomplissement".

La grande barbe du patriarche

Le P. Gally raconte : "Perché sur le divan de Benedictos, j'ai pu les mitrailler de photos. Le patriarche était grand, fort, barbu ; Paul VI petit, gracile : il avait l'air enveloppé dans la grande barbe d'Athénagoras. C'est une image qui m'a frappé et me reste en mémoire".

"Les discours devaient rester secrets. Mais la RAI avait "oublié" de fermer les micros... j'ai donc un enregistrement, grâce à Georges Albert", ajoute le P. Wenger.

Tous les deux se souviennent d'avoir été très émus. Le P. Wenger insiste : "Je me sentais comblé. Toutes choses, pour moi, étaient déjà réalisées". Après avoir raccompagné Paul VI en

en remerciement de ce que *La Croix* avait fait pour que cette rencontre puisse avoir lieu".

Et le P. Gally précise : "Le P. Wenger a été l'un des ouvriers de cette rencontre ; le patriarche le savait bien et l'avait même fait loger au Phanar lors d'un voyage à Istanbul."

Ils se souviennent aussi de la ruée des journalistes américains sur le Patriarche à sa sortie du salon. "Il ne faut pas oublier qu'Athénagoras a longtemps vécu aux États-Unis et ses ressources viennent de là-bas. Les fréquentes attaques dont le Phanar est l'objet en sont un signe..."

Un prélude à la levée de l'excommunication

Pour nos deux observateurs, le sommet du voyage de Paul VI a été Jérusalem.

Il a été le prélude à la levée - réciproque - de l'excommunication qui a été proclamée du côté de l'Église catholique à la fin du Concile, le 7 décembre 1965. Elle a été proclamée à Saint-Georges du Phanar le même jour.

Ils ont aussi pris une conscience plus vive de la part que prend la politique même dans les communautés religieuses.

En effet, les assomptionnistes étaient implantés tant en territoire palestinien qu'israélien et, durant ce voyage, ils ont senti combien, selon l'implantation, les frères étaient divisés en pro-arabes et pro-israéliens, sans que cela nuise, heureusement, à la communion fraternelle.

Le dévouement confraternel a aussi été mis en œuvre. Pierre Gally a dû répondre aux demandes de plusieurs médias (radio ou presse écrite) de France ou de pays francophones : On savait qu'un journaliste de *La Croix*, dans ces moments-là, est le meilleur informateur qui soit.

À Istanbul, le diable s'en mêlerait-il ?

Après ce sommet de Jérusalem, Paul VI se rendit à Istanbul en juillet 1967. Là encore les deux confrères furent compagnons de reportage. Écoutons le P. Gally.



À Rome, au Vatican, pour le centenaire du journal *La Croix*, Pierre Gally, face à Jean-Paul II. Entre les deux, Henri Tincq ; à l'arrière-plan, de gauche à droite, Évelyne Anthonioz, Claude Hautteccœur et Dominique Quinio.

personne à l'intérieur. Malgré ses objurgations dans toutes les langues, personne ne voulut quitter les lieux. Tout à coup, le patriarche fit un signe et, contrairement au proto-

échangeant des propos fraternels, le patriarche a fait appeler le P. Wenger dans son appartement. "Après une prière, il m'a remis la Croix d'or de l'ordre de saint André,

●●● “J’étais arrivé quelques jours auparavant pour les préparatifs, et j’ai été le seul journaliste invité à la table du patriarche, au Phanar (la résidence du patriarche œcuménique).

Tout était rendu difficile par un climat d’hostilité de la part des Turcs. Ils ont même mis sur le compte de la venue du pape le tremblement de terre qui a fait quelques victimes dans la région : “Allah est en colère parce que nous attendons le pape”. Je me souviens de ce jour.

Je logeais à Kadikoï, sur la rive asiatique du Bosphore, dans la communauté assomptionniste. Nous étions dans le jardin, en train de boire un jus d’orange en compagnie de nos voisines, les Oblates de l’Assomption. Tout à coup, un grand bruit sourd. “Le métro passe-t-il sous votre jardin ?” dis-je en plaisantant. Mais l’une des sœurs, voyant la maison vaciller, cria : “Un tremblement de terre, il faut sauver le Saint-Sacrement !” Et elle se précipita dans la maison qui, heureusement, ne s’écroula pas...

Durant ce voyage, j’ai eu sincèrement le sentiment que le diable s’en mêlait. Dans notre maison de Kadikoï, l’eau n’était distribuée qu’à certaines heures. Le robinet ne donnant rien, mon compagnon Antoine avait oublié de le fermer. De retour, nous avons trouvé une inondation importante. Nous avons écopé une partie de la nuit avec la peur de l’électrocution.

Nous avons aussi connu le feu, à l’hôtel Hilton. Les télex étaient donc tombés en panne : impossible d’envoyer les textes. Heureusement que nous avons pu, avant de partir, envoyer quelqu’un à Rome prendre les treize discours qui allaient être prononcés et les rapporter à Paris. Sans quoi ils ne seraient jamais arrivés à la rédaction !

Enfin, la veille du départ à Ephèse, nous nous sommes trouvés, à Istanbul même, sur la rive européenne, dans un logement prêté par un ecclésiastique ami, “enfermés dehors”, porte claquée et clé à l’intérieur... Nous étions tous les deux, à minuit, dans le couloir, sans personne à qui demander de l’aide. Et il nous fallait être à 4 heures du matin sur pied pour prendre le car nous menant

à l’aéroport pour rejoindre Izmir et, de là, Ephèse... Mais comme toujours, la Providence veillait : Un homme passa, qui parlait un peu français. Il revint quelques instants plus tard avec... un tournevis. Nous avons appris le lendemain qu’il s’agissait d’un proche de la délégation chaldéenne catholique.”

L’extase du Pape

Le P. Wenger enchaîne : “Le pape devait arriver à Ephèse, le jour même, 29 juillet. Il y a eu la célébration du Concile d’Ephèse (431) au milieu des ruines. Il faisait une chaleur épouvantable. À la Maison de la Vierge, au-dessus d’Ephèse, le pape eut un malaise particulier, un genre d’extase. Il dira plus tard qu’“il y a eu un phénomène extraordinaire et que ceux qui en ont été témoins le diront”. J’ai une photo de cet instant où le visage de Paul VI est comme transfiguré”. C’est là, dans ces immenses ruines d’anciennes églises, que les deux amis sont restés pendant que le pape montait à la maison de la Vierge. Ils cherchaient, aidés par la police – qui ne parlait pas français – le cardinal Tisserant qui s’était perdu !...

D’une seule voix, ils reconnaissent qu’il s’est produit, durant le voyage du pape en Turquie, des événements extraordinaires et que ce qui aurait pu provoquer des réactions hostiles s’est toujours transformé en grâce. Ainsi, de cette impulsion de Paul VI tombant littéralement à genoux à Sainte-Sophie, à l’endroit où avait été déposée la Bulle d’excommunication. Geste prophétique de demande de pardon. Les Turcs ont alors protesté disant que “le pape a repris possession de Sainte-Sophie”. Mais le lendemain, les étudiants musulmans sont venus y prier et l’affaire n’eut pas de suite.

Des litres de yaourts comme médicaments

Il y eut, disent-ils, tellement d’obstacles que c’était à se décourager. Mais tout s’est quand même fait. “Nous étions si surchargés que nous oubliions de manger... Les repas étaient les derniers de nos soucis.” “Je

souffrais d’ennuis gastriques, dit le P. Wenger, et c’est les litres de yaourts liquides que j’ai avalés en guise de déjeuner qui m’ont guéri”.

Et tous les deux de reconnaître que “nous avons conscience de vivre des moments extraordinaires”. Même si “Paul VI était pénible, en ce sens qu’il concentrait dans une même journée une quantité d’événements, méthodiquement, précisément, au contraire de Jean-Paul II qui prenait son temps”.

Le regard courroucé du cardinal

Puis le patriarche se rendit à Rome, du 26 au 28 octobre 1967. Inutile de parler ici de cette rencontre qui fut largement commentée par tous les médias.

Parmi les célébrations, celle de Saint-Paul-hors-les-Murs laisse un souvenir à la fois ému et glorieux dans la mémoire du P. Wenger : “Je n’avais pas d’invitation pour cette célébration, j’y suis allé comme un participant anonyme. Mais quand le patriarche est passé pour aller à la réception, dans le salon, il m’a vu et m’a pris par la main. Ce que voyant, le cardinal Willebrands, secrétaire du Secrétariat pour l’Unité des chrétiens, a jeté sur moi un regard courroucé... Puis, dans le salon, l’épouse de l’intendant du Phanar m’a fait avancer vers le patriarche.

Athénagoras a toujours eu envers moi une attitude amicale, affectueuse même, et son voyage à Rome aura été comme le couronnement du travail que j’avais accompli en ma double qualité de journaliste et de spécialiste des études byzantines”.

Wenger, diplomate, bon connaisseur de la Russie

Ils ont en commun des souvenirs d’événements qu’ils ont vécus chacun séparément.

Comme celui du millénaire du baptême de la Russie, la visite de Reagan au Kremlin, celle de Gorbatchev au Vatican.

Bien qu’il ne soit plus journaliste, mais diplomate à cette époque, le P. Wenger a été requis par l’*Osservatore Romano* pour couvrir l’événement, en raison de sa parfaite connaissance de la langue et du pays

du visiteur. Il se rappelle avec amusement de la dispute qu'il eut avec Marie-France Garaud, porte-parole de Matignon, à propos du sens de la visite de Gorbatchev à Rome.

Pierre Gallay, quant à lui, a suivi François Mitterrand dans tous ses déplacements et possède mille anecdotes touchant le chef de l'État, personnage souvent inattendu, par exemple déclarant à Moscou, au cours d'un repas, que la France avait tout ce qu'il fallait pour fabriquer en

L'un dans l'optique du rapprochement des Églises d'Orient et d'Occident, l'autre, Pierre Gallay, comme reporter en tous domaines, le regard du religieux lui permettant de reconnaître les voies du Seigneur dans les événements du monde. Ses nombreux voyages, que ce soit pour suivre les papes ou les grands de ce monde, ont toujours été marqués par le signe de la rencontre, jusques et y compris celle de sa propre famille. Ainsi, en Inde, au moment de la

amie de prédilection. À Bombay, j'ai rencontré un franciscain sourcier qui avait connu la sœur de mon grand-père paternel. Un de mes articles sur Mère Teresa avait provoqué la vocation d'une infirmière de Rouen qui, abandonnant tout, est venue à Calcutta. Là, je l'ai rencontrée quelques années plus tard... ce qui m'a valu d'être l'invité personnel de Mère Teresa. C'est quand même incroyable de partir si loin pour retrouver sa famille..."

Un grand souvenir demeure, celui de l'assemblée des évêques d'Amérique Latine, à Medellin, en Colombie, en 1968.

C'était le temps d'une grande effervescence. "La cathédrale de Bogota était occupée par les contestataires ; on avait évacué les étudiants de leurs chambres pour pouvoir loger les évêques. C'est pourquoi, grâce à un évêque du Pérou d'origine française, nous avons pu, quelques journalistes français, rencontrer en toute simplicité Helder Camara. Auprès de lui, nous apprenions le fond des débats et avons pu rendre compte de leur vivacité."

"D'homme à homme" avec Paul VI

C'est à cette occasion que Paul VI est venu en Colombie et y a inauguré un nouvel émetteur, celui de la radio populaire catholique, Radio Sutatenza.

"Nous avons trouvé un homme d'une grande simplicité et très humble. Il nous a dit, après les discours officiels, maintenant on va parler en français. De même à Quezon-City, près de Manille, aux Philippines, pour Radio Veritas, il a commencé son discours officiel et puis, il s'est mis à nous parler en français "d'homme à homme", dit-il. De lui, je garde aussi le souvenir d'une homélie à Milan, alors qu'il n'était encore que le cardinal Montini. J'étais personnellement chargé de traduire en français cette homélie de Noël pour Europe 1. Vraiment, Paul VI aura souvent marqué ma route de journaliste."

*Recueilli à Lorgues
par Andrée Penot*



Antoine Wenger, rédacteur en chef de *La Croix*, entre 1957 et 1969.

série la bombe à neutrons, mais qu'il n'en avait pas encore donné l'ordre !

Invité personnel de mère Teresa

D'une manière différente, nos deux assumptionnistes ont suivi les grands événements du monde et de l'Église.

grande famine, à Nagpour : "L'évêque est venu me chercher à l'aéroport et me fit loger dans l'ancien archevêché. Là, une plaque commémorative porte un nom, c'était celui d'un cousin germain de ma mère, Mgr Coppen."

Ailleurs, c'est une religieuse française qui sert de guide : "Elle était des Gets et avait eu ma mère comme

Jacques et Paulette Averbuch :
le frère, diacre,
et la sœur partagent
prière et apostolat.

À 5 heures du matin,
le 17 juillet 1942,
deux agents
font irruption...



Paulette, Jacques et Marcel Averbuch échappent par miracle à la déportation

Ils étaient entrés à “La Bonne Presse” ; ils en sont sortis pour des raisons qui leur appartiennent, mais ils restent fidèles à l’entreprise et sont, parmi les anciens, les plus assidus aux rencontres. Jacques et Paulette Averbuch sont bien présents. Et d’une manière très particulière pour Jacques puisque, diacre, il lui est souvent demandé de concélébrer et de donner l’homélie.

Leur nom est sinistrement gravé sur un mur : celui du musée de la Shoah, dans le quartier du Marais, à Paris, tout près de la synagogue... Leurs parents étaient, un certain 17 juillet 1942, montés dans un autobus... Sans en connaître la destination...

Le frère et la sœur ont bien voulu nous faire part de quelques souvenirs. Avec sobriété, mais non sans émotion.

Le père, benjamin d’une famille qui comptait dix enfants, était venu en France, de sa Pologne natale, en 1910, avec sa sœur, l’unique fille de la fratrie. Elle avait 22 ans, il en avait 11. Léon, qui s’appelait encore Leybiche, allait rencontrer à Paris celle qu’il épouserait, Golda, devenue Lorette. Polonaise elle aussi. Jacques et Paulette se souviennent

de leur tante et de son fils Max, mais savent peu de choses de la famille : “On ne parlait pas devant les enfants”. Le foyer de Léon et Lorette menait une vie sans histoire, comme toutes les familles de ce quartier du 18^e arrondissement. Jacques et Paulette gardent de leur père le souvenir d’un homme très bon, invitant les gamins traînant dans la rue à venir partager le goûter de ses enfants (ce qui a valu à Paulette la tuberculose que l’on appelait alors le mal de Pott). La mère était belle et “soignait sa beauté” : “Quand nous étions invités, elle était toujours la dernière prête, au risque de nous mettre en retard !”

Tout bascule

1939. Léon envoie sa femme – enceinte – et les enfants à Châteaubriant, en Loire-Atlantique, où des familles accueillent les réfugiés. Ils seront reçus par M. et Mme Roul, et Mme Averbuch accouchera du petit Marcel à la maternité d’Issé, tout près. Léon, démobilisé, rappelle sa famille à Paris en septembre 1940. La vie reprend. Jusqu’à ce 17 juillet 1942 où tout bascule...

Il est 5 heures du matin lorsque deux agents de la police française en civil, font irruption dans l’apparte-

ment. Ils prient la famille de les suivre : “Les enfants avec les parents !” Sur la liste, il manque un nom, celui de Paulette. Pourquoi ne figure-t-il pas sur cette liste ? Nul ne le saura jamais. Mais Paulette tient à accompagner les siens qui, comme beaucoup, n’ont pas de crainte puisque, se disent-ils, “nous n’avons rien à nous reprocher”. Le nom manquant sur la liste fera le salut des enfants. Hésitant devant l’anomalie, l’un des agents – conscient sans doute du sale travail qu’il faisait, pense Jacques – demande ce que l’on fait de la jeune fille “qui est la sœur, mais n’est pas mentionnée”. L’officier allemand, après avoir dit que les enfants suivent les parents, décide que l’“on verra plus tard pour les enfants”. Un dernier signe aux parents et les trois frères et sœur rentrent à la maison... “Tout s’est joué en une fraction de seconde”, se souviennent-ils. C’était rue du Mont-Cenis, en face de la mairie...

“Venez donc chez nous, nous vous attendons”

Paulette, qui fut toujours, dans sa générosité candide, l’ange gardien de la famille, télégraphie à Châteaubriant ! La famille Roul n’hésite

pas. Un "Venez, nous vous attendons" arrive par retour de télégramme. Ceux qui ne se savaient pas encore orphelins reviennent donc dans cette famille, au sein de laquelle ils vont mener la vie normale de tous ceux de leur âge jusqu'en 1946, sans être objet de curiosité, sans être jamais inquiétés.

Jacques a 12 ans. Il suit sa scolarité au collège Saint-Joseph et commence à travailler à 14 ans, chez un notaire, puis grâce au maire, M. Huard – qui sera déporté avec sa femme – il entre à la mairie, au service des cartes d'alimentation. Paulette, déjà bachelière et qui, de surcroît, possède un très bon anglais, est tout de suite engagée comme stagiaire, puis secrétaire bilingue par l'entreprise Huglo (fabrique d'aspirateurs industriels). Les Huglo, eux-mêmes réfugiés d'Amiens, seront, pour les jeunes Averbuch, d'incomparables amis. Le petit Marcel, qui avait 2 ans et demi

née avec une affectueuse et rude autorité.

Une générosité pétrie de respect

Trois prêtres dans une famille peut laisser à penser qu'une influence a pesé sur les jeunes Averbuch. Non. La générosité des Roul était pétrie de respect. Le jeune Jacques a personnellement souhaité entrer dans la communion catholique. Il reconnaît, honnêtement, qu'on ne peut jamais nier toute influence, mais il voulait être baptisé ; Paulette, d'ailleurs, l'avait été et fréquentait les Guides, sans que les parents y voient une trahison. Là aussi, le respect de la liberté spirituelle de leur aînée fut totale. Elle se souvient de certains détails de la première communion de Jacques, de sa confirmation ; elle a suivi avec attention et effacement le cheminement de ses frères. Pour le "petit", d'ailleurs, elle peut être considérée

cependant, trouvé très vite par des relations indirectes, un emploi à la JOC : "Je ne connaissais absolument pas le milieu, ne savais pas ce qu'était le mouvement". Mais de ce moment professionnel, elle garde un bon souvenir.

Jacques, quant à lui, entrera au séminaire. Un an à Montmélian, en Savoie, comme vocation tardive, puis trois ans à Morsang-sur-Orge – trop jeune pour ces établissements, mais trop âgé pour le petit séminaire, il s'est trouvé décalé par rapport à ses condisciples largement adultes. Qu'importe, il poursuivra durant deux ans ses études au grand séminaire d'Issy-les-Moulineaux, toujours en région parisienne. Un accroc de santé l'envoya au grand séminaire d'Aix-en-Provence, où il restera un an. Mais sa santé ne s'en améliora pas et il comprit que, sans doute, sa vocation était ailleurs...

Durant ces années de formation, les rencontres ont été nombreuses, mais il y en a une qui s'avère avoir été prémonitrice : un certain Jacques Delarue croisa sa route... Il a été, on s'en souvient, le premier évêque de Nanterre.

Sorti du séminaire, Jacques Averbuch fit d'abord des travaux de manœuvre, puis il reprit des études et trouva un poste dans la comptabilité, ce qui lui valut, toujours à travers des relations indirectes autant qu'inattendues, d'arriver rue Bayard.

Jusqu'au bout, l'attente du retour

La suite de leur histoire est celle de tous ceux qui ont tout perdu, famille, domicile... tout, sauf le lien indéfectible qui unit la fratrie. Les deux aînés, Paulette et Jacques, mèneront leur jeune frère jusqu'à son envol vers un mariage heureux. Trois enfants et sept petits-enfants font la fierté et le bonheur de ces êtres que la douleur aurait pu replier, durcir. Mais aujourd'hui, Jacques, diacre permanent du doyenné de Boulogne-Billancourt depuis son ordination en 1994, nous dit : "Nous avons jusqu'au bout espéré, attendu le retour de nos parents, avec un sentiment de culpabilité envers eux... Mais aujourd'hui, je me dis que le sacrifice de nos parents



Jacques Averbuch, au troisième rang, en haut, à gauche, à 14 ans, lors de sa dernière année au collège Saint-Joseph, à Chateaubriant.

au moment de l'arrestation de ses parents, est en nourrice à la Grenouillère, dans les environs immédiats de Chateaubriant. Il revient tous les week-ends "à la maison", dans le petit appartement que les Roul avaient aménagé au dernier étage. Il est resté avec Paulette et Jacques lorsqu'il a eu l'âge d'entrer à l'école maternelle. Les trois vivaient du salaire de Paulette et des allocations de réfugiés. Mme Roul, qui a mis au monde six enfants dont trois seront prêtres, gouverne la maison-

comme sa maman.

Le retour à Paris se fera en septembre 1946. Leur immeuble a été détruit par un bombardement américain... 36 morts. Une fois de plus ils auront échappé au malheur. Sans maison, sans famille, sans travail... Mais la Providence veillait. Pendant un temps, chacun a vécu dans un foyer – Marcel en pension – et leur lieu de rendez-vous était le quai du métro ! Le foyer de Paulette était, en effet, strictement réservé aux femmes. Elle avait,

●●● nous protège, il porte ses fruits comme le grain de blé en terre. Je n'éprouve aucun ressentiment. Je suis heureux d'être diacre, heureux de vivre ainsi le quotidien des gens. Je sais chaque jour un peu mieux que dans chaque mort il y a une résurrection".

Paulette, sa sœur aînée, qui partage sa vie, sa prière et son apostolat, approuve et ajoute : "Nous avons reçu beaucoup de grâces. À travers ce que nous avons vécu, j'ai appris le pardon".

Tous les deux souhaitent ardemment que la cause des Roul soit introduite

et que leur soit obtenue la reconnaissance comme *Justes*. Ce serait un grand bonheur pour le seul de leurs enfants encore vivant, Paul, un prêtre maintenant âgé de 87 ans et qu'ils rencontrent régulièrement lors de séjours dans la région nantaise.

Recueilli par Andrée Penot

Le musée de la Shoah et son mémorial aux 77 000 noms

Sortant de l'église Saint-Gervais, en quelques pas, par la rue du Grenier-sur-l'eau – souvenir des nombreuses inondations de ce quartier parisien du Marais – nous arrivons à un autre sanctuaire, celui du souvenir... : le musée de la Shoah.

Disons, d'abord, avant d'entrer dans le vif de notre visite, que ce lieu est aussi un centre de documentation, un lieu pédagogique (l'une des publications de Bayard, "Okapi", a réalisé un dossier avec ce centre) ouvert à tous, une bibliothèque, des archives... Tout ce que l'on peut rechercher sur l'histoire de la persécution depuis le III^e Reich se trouve là.

Mais ce lieu est aussi un mémorial. Et c'est un immense diaporama qui accueille le visiteur : photos du bonheur, de la jeunesse, de la petite enfance... avec deux dates, souvent proches l'une de l'autre ! On ne commente pas de telles images, elles parlent d'elles-mêmes.

Un guide, jeune encore, parle avec beaucoup de détachement de l'histoire, mais avec une précision implacable. Ses commentaires des documents exposés n'en sont que plus impressionnants. Il nous laisse souvent contempler en silence les photos, coupures de journaux, petits films, puis il indique, en quelques mots, un endroit particulièrement parlant. Ainsi cette petite pièce où sont rangées et classées toutes les fiches des déportés. Elles proviennent de la Préfecture de Police et c'est le président Chirac qui a pris l'initiative de les confier au musée, alors qu'elles étaient destinées à la destruction. Combien de milliers de noms figurent là, sur ces fiches jaunies ?

77 000 de ces noms sont gravés sur des murs extérieurs, dont le pied est perpétuellement et sobrement fleuri. Ce nombre, pourtant impressionnant, ne représente que les déportés d'Ile-de-France. Pour des raisons administratives, certaines régions dépendaient d'autres pays tel que la Belgique. Un jour, d'autres noms viendront sans doute s'ajouter à ces 77 000 ! Ce n'est pas sans émotion que nous relevons le nom Averbuch parmi cette impressionnante liste...

C'est profondément ému, bouleversé même, que l'on sort de ce mémorial, ayant l'étrange impression d'avoir rencontré ceux-là même dont on découvre la mort... Peut-être est-ce là, vraiment, la vocation d'un mémorial...

Cecile AUFRECHTER 1928 • Georges AUFRECHTER 1935 • Henriette AUFRECHTER 1931 • Szima
Emmanuel AUGAPFEL 1901 • Kaseuel AUGAPFEL 1898 • Toni AUGENREICH 1914 • Raph
Sarah AUGUST 1904 • Abram AUGUSTOWSKI 1898 • Basia AUGUSTOWSKI 1922 • Isaac AU
Charles AUSLERNER 1940 • Hélène AUSLERNER 1934 • Macha AUSLERNER 1933 • Pinkus AU
Dora AUSTEIL 1910 • Samuel AUSTEIL 1895 • Frank AUSTERLITZ 1906 • Gustave AU
Ruchla AUSWAKS 1893 • Sarah AUSZENKIER 1923 • Haïm AVAYON 1881 • Boris AVERBOUCH 1898
David AVERBUCH 1906 • Leibich AVERBUCH 1899 • Lidy AVERBUCH 1900 • Edouard AVERG
Jacob AVIGDOR 1909 • Rachel AVIGDOR 1877 • Vitalis AVIGDOR 1904 • Hantza AVINELE
Jean AVRAM 1909 • Leiba AVRAM 1890 • Léon AVRAM 1878 • Moïse AVRAM 1881 • Moïse AV
Rosa AVRAM 1889 • Sara AVRAM 1890

Sur l'un des murs, le nom des Averbuch, les parents déportés sans retour de Paulette, Jacques et Marcel.

L'église Saint Gervais-Saint Protais : sobriété et richesses

Une église, légèrement de biais sur l'ancienne place de Grève, aujourd'hui la place Saint-Gervais, nous a ouvert ses portes, le 21 mars, l'église Saint-Gervais-Saint-Protais. Au cœur de l'agitation citadine, derrière l'Hôtel de Ville de Paris et près du Bazar du même nom.

Ce qui frappe, dès l'entrée, c'est la sobriété. Une longue nef, claire, aux piliers hauts, mène, sans artifice aucun, celui qui entre vers l'essentiel, le maître-autel. La nef, en sa verticalité, est un chemin.

Une femme toute menue, Marie-France Paillard, avait accepté de nous guider, ce qu'elle fit avec érudition et beaucoup de simplicité.

On ne découvre pas cette église d'un coup ; elle demande de l'attention, de la patience, un désir de la connaître. Alors, quel émerveillement ! Son histoire est ancienne et la pierre ne porte plus guère de trace du haut Moyen Age, mais on sait qu'au VI^e siècle, elle existait déjà (première église paroissiale de la rive droite de Paris) et était dédiée aux saints Gervais et Protais, frères jumeaux martyrisés vers 70. Une très belle fresque monumentale raconte leur histoire.

Dans les nombreuses chapelles, qui sont comme autant d'anfractuosités, on trouve des trésors de peinture ou de sculpture – dont un grand christ en croix taillé d'une seule pièce de bois brun par un artiste du XIX^e siècle, Auguste Préault. Œuvre de commande, pour Saint-Germain-l'Auxerrois, elle avait été refusée par cette paroisse, puis par une autre. Le sculpteur menaça, dans l'éventualité d'un troisième refus, de "se faire mahométan" !

Et que dire des vitraux ! Nombreux, divers, ils vont du début du XVI^e siècle à nos jours (l'un d'eux n'est pas encore livré), en passant par un magnifique Chagall. Les stalles du chœur datant de 1500, avec leurs "misericordes", appellent aussi à une grande



Liturgie à l'intérieur de l'église, avec les moines et moniales de Jérusalem.



Le groupe, au cours de la visite guidée par Marie-France Paillard.

attention. En effet, la paroisse ayant été le siège de nombreuses corporations, les sculptures de ces sièges illustrent, avec la liberté de leur temps, les différents métiers et activités de l'époque.

Il faut prendre son temps, avoir l'esprit en éveil et le cou assez souple pour goûter

toutes les richesses de cette église qui est depuis 1975 affectée aux liturgies monastiques de la Fraternité de Jérusalem dont la vocation est de "creuser dans le désert des villes des oasis de prière, de silence et de paix".

A. P.

Michel Lavandier

Apprenti à la Maison de la Bonne Presse

C'est l'apprentissage, à partir de 14 ans, à la Maison de la Bonne Presse qui m'a mis le pied à l'étrier !".

Une carrière qui s'est terminée comme directeur adjoint de l'imprimerie de Montrouge. Michel Lavandier ne regrette pas, au contraire, d'avoir débuté ainsi son aventure professionnelle. Il s'en félicite encore aujourd'hui alors que l'on continue à débattre des vertus de ce mode de formation.

Un choix personnel

Son choix remonte à 1949. Car c'était un choix personnel pour Michel Lavandier de s'engager dès l'âge de 14 ans dans un tel parcours. Ses parents venaient de vivre la situation difficile de la guerre et de l'immédiat après-guerre. Ils n'avaient pas ménagé leur peine. Cependant, ils étaient très déterminés pour que leur fils continue ses études. Michel estimait qu'il avait contracté une dette à leur égard et qu'il était bien de la leur rembourser. Il n'était pas question pour lui de faire les quatre cents coups, à courir ici et là. Il voulait travailler et s'y préparer. L'apprentissage, à ses yeux, ce n'était pas une voie de garage. Certes, après avoir fait sa classe de quatrième à l'école des Frères La Rochefoucauld dans le septième arrondissement, à Paris, il aurait pu poursuivre ses études jusqu'à ambitionner le baccalauréat, mais il voulait goûter au travail et se former à un métier. Ses parents l'ont laissé libre. Lui-même savait que leurs ressources n'étaient pas des plus larges.

Apprendre la typographie

Dans le même souci de formation, il a conclu un contrat d'apprentissage à la Maison de la Bonne Presse en 1949 (voir la photo page 16). Un contrat de quatre ans, prévoyant

une période d'essai de trois mois. C'est un apprentissage rémunéré, avec un pécule augmentant chaque année. Il s'agissait d'apprendre la

typographie. "Je connaissais mes manques en matière de culture générale, dit Michel Lavandier. Je m'efforçais d'y pallier par des lectures



*"L'apprentissage,
à mes yeux,
ce n'est pas
une voie de garage."*



Monique et Michel, sur la terrasse du 22 cours Albert-1^{er}, en 1962.

DÉPARTEMENT D Seine

ARRONDISSEMENT D.....

VILLE D PARIS-VII^e

LIVRET N° 1506

Nom : LAVANDIER

Prénoms : Michel

Sexe : M

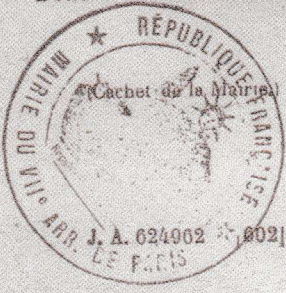
Date de naissance : 1.2.35

Lieu de naissance : Paris 15^e

Domicile : 37 rue des

Délivré à PARIS-VII^e - 4 OCTO 1949 19.....

Le Maire,
A. Jaurès



Livret de travail de Michel

assidues". L'apprentissage, à Bayard, comprenait une composante de formation générale, avec des cours de mathématiques et de français. Ces cours étaient dispensés par une oblate de l'Assomption, sœur Renée André et, au niveau professionnel, par Louis Rèche ; les cours de morale pour les garçons revenaient au P. Charles Monsch ; pour les filles, c'était au P. Gabel. La formation se terminait par un examen passé au collège Estienne. Michel Lavandier décroche ainsi son CAP, le certificat d'aptitude professionnelle. Cette formation était supervisée par Albert Houdremont, chef de fabrication. Michel Lavandier est un acharné. Il s'organise pour suivre pendant quatre ans des cours du soir à

l'École des arts appliqués à Paris : il y apprend le dessin publicitaire, l'histoire de l'art, la perspective, entre autres disciplines. Après son service militaire, il entre à l'Institut national des industries et des arts graphiques (un institut

aujourd'hui disparu) pour trois années de formation sur l'ensemble des professions de l'imprimerie. Il en sort major de sa promotion. Il y deviendra professeur pendant plusieurs années !

Un livret de travail

Michel Lavandier a conservé précieusement son "contrat d'apprentissage" avec le "livret de travail des enfants âgés de moins de 18 ans", son "carnet d'apprentissage" et son "certificat d'aptitude professionnelle" délivré par le préfet de la Seine et l'inspecteur de l'enseignement technique du ministère de l'Éducation nationale pour la profession de compositeur typographe. "Je dois beaucoup à Bayard et à la congrégation de l'Assomption pour m'avoir donné la possibilité d'apprendre mon métier et de mener mon aventure professionnelle. Ma chère Monique, mon épouse, également apprentie à la Bonne Presse, a largement contribué à mon évolution."

Place au chant

C'est une nouvelle page qu'écrit maintenant Michel Lavandier, dans laquelle le chant tient une belle place. Ceux qui participent à la messe lors de la rencontre annuelle des Anciens dans la chapelle des Petites Sœurs de l'Assomption, rue Violet à Paris, peuvent en témoigner.

Propos recueillis en avril 2006 par Michel Cuperly

Bulletin d'adhésion ou de renouvellement des cotisations (1)

- Membre adhérent**
cotisation 2006 inchangée * 8 €
- Membre associé**
conjoint(e), compagne ou compagnon * 5 €
- Membre bienfaiteur**
contribution financière annuelle minimum * 23 €

(*) Rayez la mention inutile. Joindre chèque bancaire ou virement postal à l'ordre de : **Amicale des Anciens Bayard Presse.**

(1) En cas de renouvellement, prière de bien vouloir joindre à votre règlement votre carte d'adhérent. Elle vous sera retournée avec l'apposition du tampon dans la case millésimée concernée.

MAISON DE LA BONNE PRESSE

17, rue Jean-Goujon, Paris-8^e.

Société anonyme au capital de 33 400 000 francs.

Inscrite au répertoire commercial du Tribunal de la Seine n° 215 867 B. — R. P. Seine 6 595 C. A. O.

CONTRAT D'APPRENTISSAGE

Entre les soussignés :

1° La Direction de la Maison de la Bonne Presse, dont le siège social est à Paris, 17, rue Jean-Goujon, d'une part ;

2° Monsieur *Lavandier Michel*
demeurant à *Paris - 18 rue Ole - 7^e*

et Monsieur *Lavandier Lucien*
demeurant à *Paris - 18 rue Ole - 7^e*

agissant pour *Monsieur Lavandier Michel, son*
fil mineur. . . , né. . . le *1^{er} Mars 1955*, d'autre part,

Il a été convenu ce qui suit :

ARTICLE PREMIER — La Direction de la Maison de la Bonne Presse s'oblige à recevoir le jeune *Lavandier Michel* comme apprenti *Compositeur*(1) pour quatre années d'apprentissage et, s'il y a lieu, deux années de perfectionnement commençant à courir le *3 Octobre 1999*, et à lui apprendre sa profession.

L'apprenti. . . devra avoir 14 ans révolus et avoir son certificat d'études primaires ou une instruction jugée au minimum équivalente (2).

ART. 2. — *Monsieur Lavandier Michel* et *M^l Lavandier Lucien* promettent de se conformer aux lois en vigueur et aux règlements de la Maison.

ART. 3. — Les ~~deux~~ ^{trois} premiers mois étant considérés comme période d'essai, le présent contrat pourra être rompu de part et d'autre au cours de cette période.

(1) Apprenti imprimeur, apprenti compositeur, apprenti photgraveur.

(2) Les apprentis (compositeurs et compositrices) devront subir avant leur admission une épreuve d'orthographe, de grammaire et de calcul.

Michel Lavandier a conservé précieusement son contrat d'apprentissage

(voir pages 14 et 15)

Pour une première adhésion, remplir la grille ci-dessous

Mme, Mlle, M. Nom

Prénom

Complément d'adresse (Résidence, esc., bât.)

Numéro Rue/Av./Bd/Lieu-dit

Code postal Commune

À adresser à Mme Ginette PEUVRIER – Amicale des Anciens Bayard Presse – 3, rue Bayard – 75008 Paris

Une date à retenir

Mardi 14 novembre 2006

57, rue Violet – Métro Émile Zola
à partir de 10 h 15

Rencontre traditionnelle
d'automne, chez les Petites
Sœurs de l'Assomption.
Messe pour nos défunts.

Pour les vacances des anciens de Bayard : bienvenue à Valpré cet été !

Valpré est, près de Lyon, un centre d'accueil pour un temps de vacances, calme, sécurisant, facile d'accès, un lieu où les anciens de Bayard seront accueillis avec joie par la communauté assomptionniste qui gère ce centre.

On peut y venir seul ou en couple pour 3 à 20 jours, avec un service en pension ou 1/2 pension.

(exemple de prix, pour 3 à 5 jours : individuel en 1/2 pension, 56 euros par jour et pour un couple, 85 euros par jour).

Un parc de 5 hectares. L'attrait d'une bibliothèque. C'est "l'accueil libre été 2006, du 17 juillet au 5 août".

Recommandez-vous de l'Amicale des anciens et de Chapô !
Valpré Lyon, 1 chemin de Chalin, BP 165, 69131 Écully.
Tél. : 04 72 18 05 05.
www.valpre.com.

Prochains déjeuners de l'A.L.A.B.P.

Lundi 2 octobre 2006

Lundi 18 décembre 2006

Maison Nicolas-Barré
83, rue de Sèvres – 75006 PARIS

Renseignements et inscriptions
auprès de Simonne Lenabour
8 ter, rue Jonquoy, 75014 Paris
Tél. : 01.45.43.14.69.